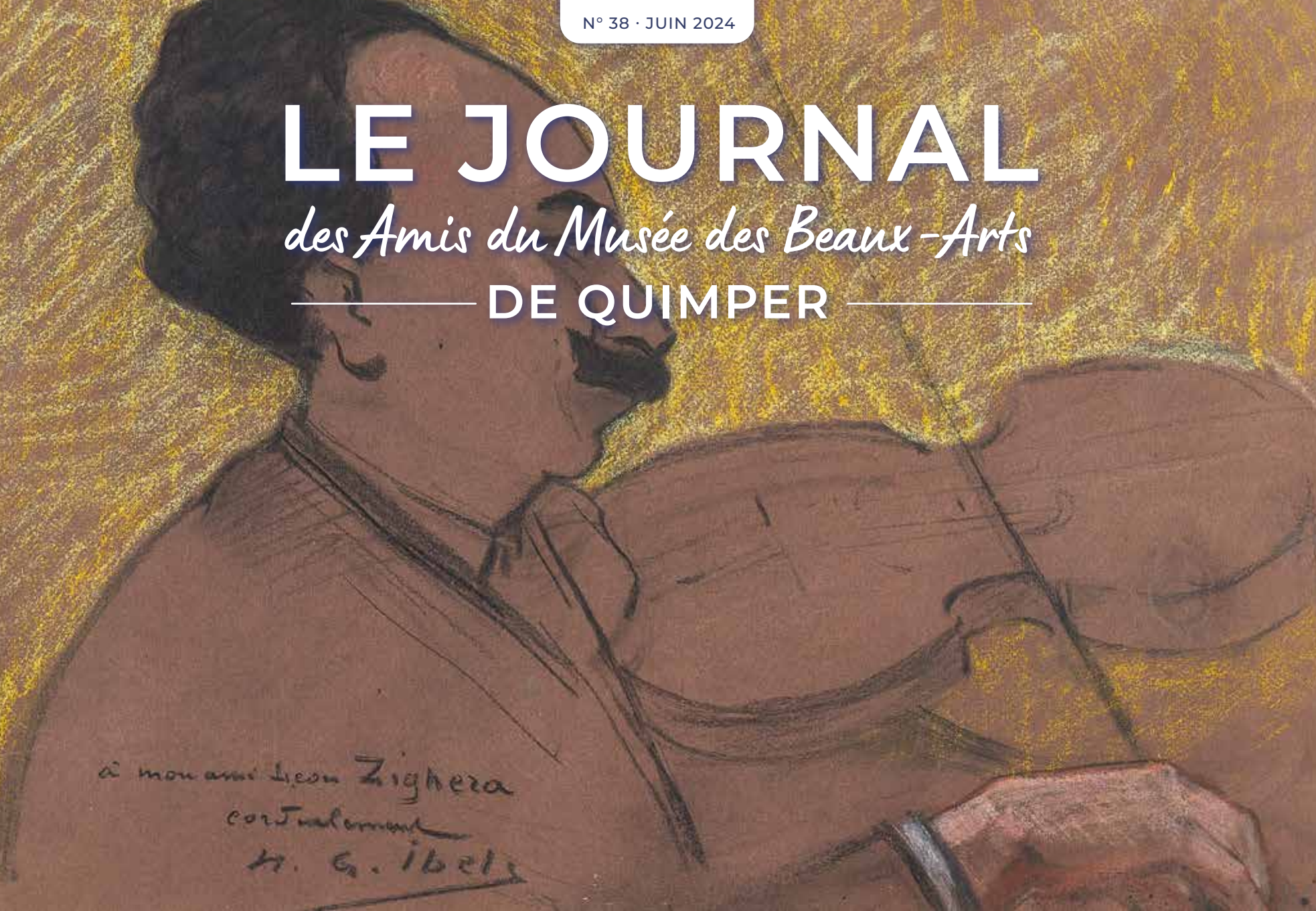


LE JOURNAL

des Amis du Musée des Beaux-Arts

DE QUIMPER



HENRI GABRIEL IBELS, **PORTRAIT DE LÉON ZIGHERA**, 1920, PASTEL. © MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE QUIMPER / PHOTO BERNARD GALÉRON.

LA VIE DE NOTRE MUSÉE

Henri-Gabriel Ibels

Le nouveau don des Amis au musée concerne le portrait du violoniste Léon Zighera par Henri-Gabriel Ibels (1867-1936), un artiste Nabi aux centres d'intérêt et aux pratiques artistiques très diverses. Peintre, illustrateur, graveur, affichiste mais aussi citoyen engagé, il puise son inspiration dans la vie de la rue, les cafés-concerts et les musiciens, le cirque et le théâtre.

Un texte rédigé par Anne-Marie Sauvage en 1993 pour le catalogue de l'exposition consacré aux Nabis¹ demeure aujourd'hui le plus complet et le plus accessible concernant cet artiste.

La formation d'Henri-Gabriel Ibels est surtout importante par les rencontres et les amitiés qui se nouent au cours des années 1880. Inscrit en 1887-1888 à l'École des Arts décoratifs, il y rencontre Armand Seguin dont on sait le rôle qu'il joua au sein des habitués de Pont-Aven et du Pouldu. Après avoir intégré l'Académie

Julian en 1888, il fréquente Paul Sérusier qui rapporte de son séjour de Bretagne le fameux *Talisman*. Aux côtés de ce dernier, Ibels joue un rôle essentiel dans la formation du mouvement nabi. Si sa contribution apparaît aujourd'hui secondaire

dans la reconnaissance de ce mouvement, il n'en demeure pas moins que nombre de ses œuvres datant des années 1890 relèvent de l'esthétique nabi. Son sens de la concision, la pratique du cerne et de larges aplats de couleurs, l'usage de la perspective décentrée, affirment l'originalité de ses créations autant que sa parfaite assimilation des influences revendiquées par les artistes nabis. Toutefois, éloigné des préoccupations intimistes de ses confrères, Ibels puise la plupart de ses sujets dans le monde du cirque, des cabarets-concerts ou des miséreux des quartiers populaires.

Très proche du monde de la presse, ce qui lui vaut le surnom de « nabi journaliste », il collabore régulièrement avec les revues anarchistes dont *Le Père Peinard* et *L'Escarmouche*. Il devient également le principal illustrateur du Théâtre-Libre d'André Antoine et découvre par l'entremise de ce dernier Camaret et la presqu'île de Crozon. On le connaît aussi comme l'affichiste favori du

chanteur Jules Mévisto pour lequel il crée des lithographies d'une grande force expressive. Son engagement pour les grandes affaires de cette fin de siècle ne faiblit pas lors du scandale de l'affaire Dreyfus. Il prend fait et cause en faveur du capitaine déchu et publie chaque semaine, de février 1898 à juin 1899, le journal illustré *le Sifflet* qui s'oppose au très antidreyfusard *Psst* de Forain et Caran d'Ache.

Quels liens d'amitié unissaient le modèle à Ibels, ainsi que l'indique la dédicace apposée sur le dessin ? L'œuvre est datée de 1920, ce qui nous permet d'affirmer que Léon Zighera (1890-1988)² est âgé de trente ans au moment de cette rencontre. Est-ce que ce dessin s'apparente à une forme d'hommage et témoigne d'une commune admiration ? la question demeure ouverte pour le moment mais on ne peut douter de l'attirance de l'artiste pour l'univers des musiciens, en l'occurrence ici d'un violoniste et chef d'orchestre virtuose. >>

Un trait nerveux précise les contours du modèle en action : profil, buste, main droite, violon et archet sont ainsi suggérés avec plus ou moins d'insistance.

LE MOT DU PRÉSIDENT

Chères amies, chers amis,

Une année déjà de présidence de notre association, avec une équipe en partie renouvelée l'année dernière et réélue lors du Conseil d'Administration qui a fait suite à l'Assemblée Générale du 26 mars 2024.

L'objectif de notre association est de promouvoir l'image du Musée, et de participer à l'enrichissement des collections. Cette action de mécénat est rendue possible par les dons faits à l'association, les cotisations des membres, et les bénéfices réalisés par les sorties et voyages organisés tout au long de l'année.

Cette année nous avons financé le tirage sur papier des plaques de cuivre gravées par Jean Moulin et, c'est une première, la vitrine d'exposition et sa scénographie.

Plus récemment nous avons acquis et donné au Musée un portrait délicat réalisé par Henri Gabriel Ibels de son ami musicien Léon Zighera.

Ces actions de mécénat se font en parfaite coordination avec la direction du Musée qui fixe la politique muséale, et avec l'accord de notre Conseil d'Administration.

Une autre action importante parce que dirigée vers la jeunesse est le Prix Jean Moulin que nous remettons chaque année dans le cadre du concours national de la résistance et de la déportation. Je participe au Jury de ce concours et j'ai le plaisir d'annoncer que le Prix Jean Moulin a été remis le 25 mai à une élève de troisième du collège Brizeux de Quimper pour la qualité de son devoir individuel, et à quatre élèves de première du Lycée Sainte Thérèse de Quimper pour leur dossier collectif sur le camp de Dachau, sans oublier les CDI des deux établissements qui recevront un chèque.

Une source importante du financement de nos actions provient des voyages et sorties organisés par la commission voyages qui continuent de connaître un vrai succès. Je ne saurais qu'encourager les membres de l'association à participer ou continuer de participer à ces voyages, dont la qualité est le résultat d'un travail important et continu tout au long de l'année.

Mes remerciements vont aussi à la commission Journal pour le travail réalisé qui nous permet une fois par an de lire cette publication de qualité.

Parmi les travaux en cours, je citerai la réalisation d'un nouveau site internet, la création d'une section « Jeunes Amis du Musée » et les réflexions, en coordination avec le Musée sur nos actions à mener pendant la fermeture de l'établissement pour travaux.

Enfin, je suis impatient de recevoir les candidatures d'adhérents pour participer activement à ces différents travaux et commissions.

PIERRE DURANTE,
Président des Amis
du musée des Beaux-arts de Quimper



DE GAUCHE À DROITE : BERNARD KALONN, ADJOINT À LA CULTURE DE LA MAIRIE, PIERRE DURANTE, PRÉSIDENT DES AMIS DU MUSÉE, GUILLAUME AMBROISE, CONSERVATEUR DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS.



HENRI-GABRIEL IBELS, **PANTOMIME** ESTAMPE LITHOGRAPHIE, 1897-1899

Saisi en plein jeu, peut-être un exercice d'improvisation, Léon Zighera occupe et absorbe l'espace du dessin grâce à d'heureuses trouvailles. En brossant à grands traits inégaux un arrière-plan jaune acide, Ibels restitue l'ambiance d'une scène inondée d'une lumière crépitante qui lui permet d'isoler son sujet. Un trait nerveux précise les contours du modèle en action : profil, buste, main droite, violon et archet sont ainsi suggérés avec plus ou moins d'insistance. La réserve du papier brun chamois est habilement utilisée pour définir une large zone monochrome. Seuls quelques légers rehauts de craie viennent rompre l'uniformité de cette couleur chaude. La main droite bénéficie d'un traitement plus élaboré, soulignant ainsi son importance dans la vitalité du jeu de Zighera. L'épaisse chevelure, les sourcils abondants ou la moustache fournie densifient d'un noir d'encre son profil qui semble déformé par l'énergie de son interprétation. Avec une rare économie de moyens, Ibels impose ainsi la présence magnétique de ce célèbre virtuose. Toutes les qualités qui ont fondé son art dans le domaine de l'affiche sont ici réunies et

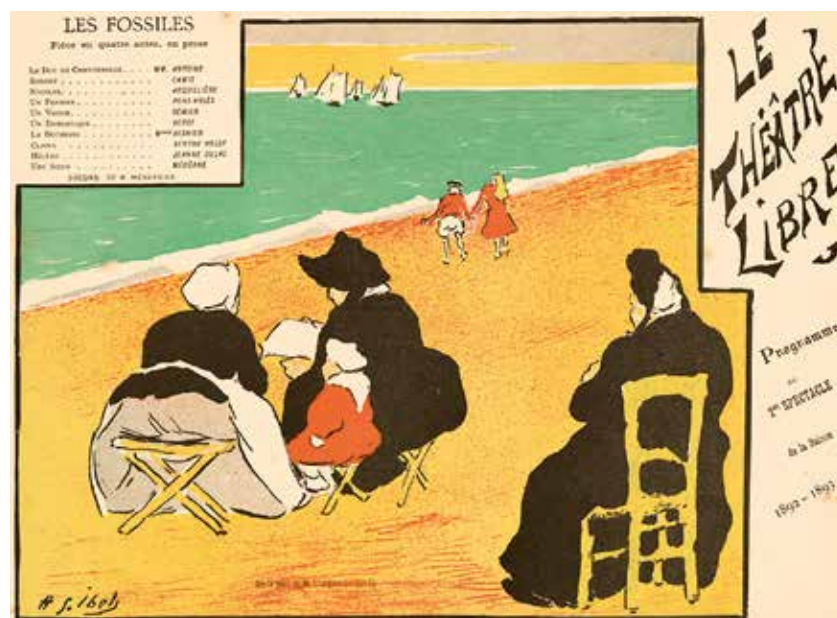
soulignent la grande maîtrise graphique dont il a toujours su faire preuve.

La collection du musée des Beaux-Arts de Quimper est riche en œuvres d'artistes gravitant dans la mouvance nabis. Naturellement, ce sont d'abord et avant tout les peintres qui avaient des attaches avec la Bretagne qui ont bénéficié d'une attention marquée : Paul Sérusier, Georges Lacombe ou Maurice Denis.

Depuis 1979, Henri-Gabriel Ibels est présent avec une lithographie de 1895 représentant une *Vieille Femme au panier*. Cette gravure dont on pensait qu'elle pouvait représenter une Bretonne penche nettement vers le dessin caricatural.

Avec ce portrait de Léon Zighera, le musée pourrait ainsi illustrer une facette plus intime et moins politique de l'art d'un artiste dont il reste beaucoup à découvrir et à dire. ■

GUILLAUME AMBROISE,
directeur du musée
des Beaux-Arts de Quimper



HENRI-GABRIEL IBELS, **PROGRAMME POUR LES FOSSILES, THÉÂTRE PAR FRANÇOIS DE CUREL**, 1892

(1) Nabis 1888-1900, Zurich Kunsthau, 1993, Paris, Galeries nationales du Grand-Palais, 1993-1994, p.177-179.

Nous avons également interrogé Fabienne Stahl au musée Maurice-Denis et Claire Dupin de Beyssat, commissaires d'une prochaine exposition consacrée à Ibels. Tout en soulignant les qualités de ce dessin, les deux spécialistes s'accordent pour indiquer que les œuvres créées par Ibels après 1900 restent très largement méconnues.

(2) Né en France le 26 novembre 1890 de parents roumains, Moïse Léon Zighera fut l'élève de Georges Enesco, et devint lauréat du premier prix du conservatoire à l'âge de 16 ans, en 1906, prix décerné à l'unanimité. Chef d'orchestre réputé, soliste des concerts Colonne et Padeloup, il a joué avec les plus grands pianistes, tels Jacques Février ou Vlado Perlmutter et participé à des tournées dans le monde entier. Membre du jury du Conservatoire, il fut également directeur d'une école de violon éponyme.

« Les Maîtres de l’Affiche » au Musée des Beaux-Arts de Quimper : dans les arts graphiques, derrière la gloire à la féminité, pointe le féminisme

L'exposition « Toulouse-Lautrec et les maîtres de l'affiche » au musée des Beaux-Arts de Quimper a profité du prêt exceptionnel du musée bruxellois d'Ixelles fermé pour travaux. Quel plaisir de découvrir ou redécouvrir des œuvres, célèbres ou moins connues, de tous ces artistes (Chéret, Grasset, Steinlen, Mucha, Toulouse-Lautrec, Fernel) venus à l'affiche entre la seconde moitié du XIX^e siècle et le premier tiers du XX^e siècle, dont beaucoup furent reproduites dans la revue « Les Maîtres de l’Affiche », fondée par Jules Chéret.



CLÉMENTINE-HÉLÈNE DUFAU, « LA FRONDE », AFFICHE, 1898



JULES CHERET, « SAXOLÉINE », AFFICHE, 1896-1900

Il est assez piquant de constater qu'entre 1897 et 1901, cette magnifique revue a publié 256 affiches de 97 artistes dont une seule femme, l'américaine Ethel Reed. Parallèlement, il est aussi amusant d'observer qu'une seule œuvre d'une artiste femme figure sur la totalité des affiches présentées à Quimper. Cette affiche intitulée « La Fronde », créée par Clémentine-Hélène Dufau, annonçait la sortie du journal féministe du même nom, créé par Marguerite Durand (comédienne à la Comédie Française, puis journaliste au Figaro), l'année même de la création des « Maîtres de l’Affiche ».

Il faut retourner, au musée ou, désormais sur le net, pour voir cette affiche et y découvrir l'engagement, la force de courage et de détermination qui en émanent, et réaliser le contrepoint qu'elle constituait vis à vis de toutes les autres.

L'image des femmes sur « La Fronde » n'a plus rien à voir avec le charme et la légèreté des « chérettes »

de Jules Chéret, l'idéalisation de la femme par Mucha dans un décor Art Nouveau ou l'énergie et le mouvement des silhouettes de Toulouse-Lautrec dans un décor montmartrois.

Ces affiches marquent, pour la classe urbaine et patrimoniale montante, et sous une esthétique appropriée, la naissance de la publicité pour des produits nouveaux ou des lieux de distraction.

Elles donnent à voir une image de la femme, joyeuse et insouciant, déjà consommatrice, loin de refléter la réalité de son statut économique, social et institutionnel dans une société encore empreinte d'une culture patriarcale profonde et même violente. On y affiche, de façon plus ou moins appuyée, tous les codes de désir ou de séduction, toutes les représentations et les fantasmes de l'imaginaire masculin dominateur de l'époque, histoire de transférer ce désir à l'objet à vendre ou aux lieux à promouvoir. Avec toutefois les limites de la « bienséance », illustrée dans l'exposition par la comparaison entre un projet d'affiche avant censure et l'affiche publiée, démonstration de

l'hypocrisie tartuffienne qui exclut de montrer un sein mais accepte de réduire la femme à un objet publicitaire.

Clémentine-Hélène Dufau n'aura donc pas vu son affiche « La Fronde » publiée dans « Les Maîtres de l’Affiche ». Le journal de son amie Marguerite Durand sera affublé du surnom « Le Temps en jupon ».

En 1904, année du centenaire du Code Civil, on pourra y lire: « Il n'est pas une femme qui ne doive maudire le Code, il n'est pas une femme, riche ou pauvre, grande dame ou travailleuse, qui, dans sa misère ou dans ses biens, dans sa personne, dans ses enfants, dans son travail ou son désœuvrement, n'ait eu ou n'aura à souffrir grâce au Code ».

La présence de cette affiche dans l'exposition du Musée de Quimper était donc un choix judicieux pour mesurer, à distance d'un bon siècle, l'importance du chemin parcouru par le féminisme tout en réalisant qu'il est encore loin du compte. ■

JEAN-LOUIS SERRE



La revue « Les Maîtres de l’Affiche » a publié les affiches de **97 artistes** dont seulement **1 femme**

« FRAGMENTS SURRÉALISTES. RENÉ ICHÉ ET LES POÈTES » : Coup de cœur pour la sculpture *Femme assise* (hommage à Apollinaire), 1^{ère} version de 1930



© Adagp, Paris, 2024

Ce marbre délicat à la texture lisse et translucide émeut par sa gracieuse représentation d'une jeune femme enceinte, assise « en tailleur » sur un petit siège au dos droit. Très sobre et pudique, elle baisse légèrement les yeux vers son ventre rond. A la fois tranquille et appliquée, elle prend la posture de la célèbre statue égyptienne du Scribe assis en tailleur (2600 av. J.-C.) et semble attendre sereinement la venue de l'enfant qu'elle porte.

C'est un bel hommage que rend ici René Iché à sa compagne Rosa Achard (dite Renée) enceinte de leur fille Hélène.

*C'est un bel hommage
que rend ici René Iché
à sa compagne
Rosa Achard,
enceinte de leur
fille Hélène.*



© Adagp, Paris, 2024

Le sous-titre : « *hommage à Apollinaire* » interroge davantage. Y-a-t-il, dans cette référence au célèbre Scribe assis, une allusion au métier d'écrivain de Guillaume Apollinaire ? S'agit-il d'une évocation du roman du poète intitulé : *La femme assise* (publié en 1920) ?

Mais, nous dit Claire Gheerardyn¹ : « *Iché semble négliger le contenu de ce roman. Sa Femme assise rejoint alors d'autres hommages honorant le poète par des représentations féminines ou androgynes de Chagall à Picasso* ». ■

CHRISTIANE LE BERRE

(1) Claire Gheerardyn : maître de conférence en littérature comparée à l'Université Jean Jaurès de Toulouse, dans le catalogue de l'exposition: René Iché-Fragments surréalistes, éd Stock, Gand, 2023.

Daoulas-Landerneau, une même œuvre de notre Musée des Beaux-Arts affichée dans les deux expositions

L'escapade d'automne de notre association à Daoulas et Landerneau est traditionnelle car elle permet, dans la même journée, de visiter deux expositions dans deux lieux géographiquement proches. Mais cette année, on aurait pu aussi y voir un lien sur le fond.



En effet, les mythes et les rituels exposés à l'abbaye de Daoulas sous le titre « *Mourir, quelle histoire !* » irriguent aussi l'exposition de la fondation Leclerc à Landerneau consacrée à « *L'imaginaire médiéval, sur les traces de Tolkien* ».

Dans un cas comme dans l'autre, les vivants conscients de leur finitude, s'évertuent comme ils peuvent à exorciser la mort. Et pour illustrer ce lien, certes ténu mais bien réel, il suffit de découvrir que l'œuvre de Yan Dargent « *les lavandières de la nuit* » a été prêtée par notre Musée des Beaux-Arts de Quimper à Landerneau et qu'une copie de la même œuvre figure en bonne place à Daoulas. Deux très belles et intéressantes expositions. ■

JEAN-LOUIS SERRE

YAN D'ARGENT, *LES LAVANDIÈRES DE LA NUIT*, VERS 1861 - HUILE SUR TOILE, 75 X 151 CM
DON DE L'ARTISTE EN 1899 ET ENTRÉ AU MUSÉE VERS 1900 PAR LES SOINS DE SON FILS

Un voyage en Albanie du 6 au 16 juin 2023 L'art religieux albanais : icônes et fresques

Les icônes sont les représentations d'un art sacré pour l'Eglise orthodoxe. Elles sont objets de vénération et représentent des personnages saints.

Quand vous admirerez des icônes, pensez à Onufri, le « Michel-Ange des Balkans » !!!

Il est inconnu en Europe occidentale mais il était archiprêtre d'Elbasan et surtout c'est un des premiers grands peintres religieux albanais. Il a créé, au XVI^e siècle une école de peinture à Berat, école fréquentée par de grands peintres de l'art des icônes et des fresques religieuses.

L'œuvre d'Onufri est marquée par son invention d'une couleur rouge qui porte son nom ; le « rouge Onufri », un rouge brillant teinté de pigments roses. Il a aussi « secrètement » inventé des techniques de mélanges de pigments et a innové dans l'iconographie orthodoxe aussi bien dans les couleurs employées que dans les décors et le réalisme des personnages qui s'écartent alors de l'iconographie byzantine.

Il ne reste que quelques-unes de ses œuvres, très protégées, à Korça au

Musée national d'Art médiéval, à Tirana au musée national historique et à Berat.

C'est à Berat, dans l'ancienne cathédrale de la Dormition de la Vierge, que se trouvent les icônes réalisées par les peintres de son école, une collection de 1500 pièces. On y voit aussi une fresque de la Dormition peinte par son fils Nicolla. Comme dans toutes les églises orthodoxes, on y admire l'iconostase, paroi

en bois décorée de 48 icônes séparant le sanctuaire de la nef. On y voit, au centre, la porte royale et de chaque côté deux icônes majeures ; à droite le Christ Pantocrator (le Tout puissant) et Saint Jean-Baptiste et à gauche, la Vierge à l'Enfant et l'icône de la Dormition de la Vierge (c'est-à-dire sa mort), dédicace de l'église.

Les iconostases ont le même rôle que celui des jubés, tribunes de bois ou de pierres sculptées séparant le chœur de la nef dans nos anciennes églises et chapelles bretonnes comme ceux de la chapelle Saint Fiacre du Faouët dans le Morbihan ou de Lambader dans le Finistère, tout en sculptures et magnifiques ; à visiter !!!

Un superbe voyage et une découverte artistique passionnante ! ■

MALOU



ICONOSTASE DE LA CATHÉDRALE ORTHODOXE DE BERAT



Iconostase :
paroi en bois décorée de 48 icônes séparant le sanctuaire de la nef.

Un voyage à Paris du 5 au 7 décembre 2023

Deux jours et demi pour parcourir Paris et y visiter six lieux ou expositions, cela peut paraître dense au point d'être précipité, mais c'est sans compter le travail organisé de notre commission voyage, en association avec le professionnalisme de notre partenaire "Arts & Vie".

Entre le mardi midi et le jeudi 17h00, les participants ont été entraînés, tantôt à pied, tantôt en car, à l'exposition « Parfums d'Orient » à l'Institut du Monde Arabe, puis place de la Concorde, pour visiter l'Hôtel de la Marine récemment rénové et ouvert au public. Le parcours s'est poursuivi au musée Guimet, puis au musée de la Marine, eux aussi récemment rénovés. Le périple s'est achevé par la découverte de l'architecture des années 30 à travers une déambulation dans les rues de

Boulogne-Billancourt et par une visite à la fondation Vuitton qui expose les toiles de Mark Rothko.

Tout cela sans compter une soirée à la Philharmonie pour assister au concert donné par l'orchestre de Paris, dirigé par Klaus Mäkelä, accompagné du pianiste Leif Ove Andsnes dans le concerto pour piano n°3 de Serge Rachmaninoff, suivi de l'ouverture et de l'acte I de Casse-Noisette.

Un timing rondement mené et des découvertes très éclectiques qui ont enchanté les Amis. ■



L'INSTITUT DU MONDE ARABE



LA PHILHARMONIE DE PARIS

Voyage en Franche-Comté : le temps, les lieux et les hommes

Ce parcours du Jura au Doubs nous a permis de découvrir des paysages variés et des sites naturels exceptionnels. Les massifs montagneux des Vosges au nord-est et du Jura à l'est se rejoignent au niveau de la trouée de Belfort ou porte de Bourgogne, un seuil reliant le bassin du Rhin à celui du Rhône et séparant, de fait, le monde germanique du monde romain.

La Franche-Comté a appartenu pendant 650 ans au Saint Empire romain germanique et n'a été annexée à la France qu'en 1679. La capitale en a été Dole jusqu'en 1676, remplacée depuis par Besançon.

Des trésors d'architecture qu'elle soit militaire, économique-sociale ou encore religieuse sont les témoins de cette histoire locale mais aussi nationale. Quant aux musées aux orientations très différentes, ils offrent à la fois des collections remarquables concernant de grands artistes tel que Gustave Courbet ou des thèmes originaux comme la mesure du Temps à travers l'artisanat local. Ils ont aussi la particularité d'être installés dans des lieux historiques ou insolites.

Mais reprenons maintenant le fil de ce voyage et ses principales haltes.

Après un voyage en train de Quimper à Besançon via Paris, les deux premiers jours seront consacrés à la découverte de Besançon.

Forte impression dès le vendredi matin provoquée par la visite du musée des Beaux-Arts de Besançon qui abrite une riche collection de peintures classiques. Mais la particularité de ce musée vient aussi de l'architecture des lieux ; en effet l'établissement, installé dans une ancienne halle aux grains du XIX^e siècle, a été agrandi par Louis Miquel, disciple de Le Corbusier qui lui a inspiré une occupation originale des espaces et de la circulation intérieure ; des rampes remplacent les escaliers et les salles d'expositions sont disposées tout au long de ce cheminement. La visite se fait ainsi en mouvement...

L'après-midi une promenade à travers la ville nous emmène à la rencontre des hôtels particuliers et des superbes escaliers extérieurs élevés dans leurs cours. Puis une visite au musée du Temps nous dévoile les techniques horlogères et les savoir-faire des artisans comtois.

Le lendemain, découverte de la Citadelle, édifiée par Vauban entre 1668 et 1683 qui surplombe le Doubs de plus de 100 m.

Ensuite plusieurs excursions vont nous mener tout d'abord à Ornans, la ville natale de **Gustave Courbet** où l'on peut voir de charmantes maisons construites en encorbellement sur la Loue, la rivière tant représentée par le peintre. Puis c'est au musée Courbet que se déploie l'étendue de l'œuvre

de l'artiste, vigoureuse et sans compromis transgressant la hiérarchie des genres et s'opposant à l'académisme tout comme le personnage lui-même ! Elu républicain et acteur de la Commune de Paris, il doit s'exiler en Suisse où il décède. Notons que ce musée installé depuis 1971 dans l'hôtel Hébert, maison natale de l'artiste, a bénéficié d'une rénovation en 2008 et 2011.

Puis ce sera Arbois, Salins-les-bains et Arc-et-Senans. Découverte des produits locaux dans une fruitière à Arbois. Visite de la Grande Saline, classée au patrimoine de l'Unesco à Salins-les-Bains. Enfin, rencontre avec **Charles-Nicolas Ledoux**, l'architecte visionnaire de l'ensemble monumental de la Saline royale d'Arc-et-Senans. Ce modèle d'architecture industrielle dédiée à l'exploitation du sel correspond aussi à une certaine vision sociale, empreinte de paternalisme, du monde du travail et des ouvriers. Tout doit être soigneusement organisé afin de faciliter le travail et le rendre ainsi plus performant ! Philanthropie ou désir d'efficacité et de fidélisation du personnel ? En tout cas le résultat est exceptionnel par son organisation, sa fonctionnalité mais aussi son esthétique. L'ensemble a tout d'une cité modèle, voire utopique. D'ailleurs Ledoux lui-même expliquait qu'aucun programme ne devait être négligé parce que : « celui qui n'aura pas dédaigné la demeure du pauvre sera l'architecte de l'humanité ». Ledoux réalisera de nombreux projets d'architecture de toutes sortes : industrielle, civile ou privée mais aussi des théâtres comme celui de Besançon. Le souvenir de cette œuvre nous est aussi parvenu grâce à l'artiste lui-même qui avait pris soin de faire graver ses dessins. De nombreux autres projets, en effet, ne se sont pas concrétisés mais il en reste une prodigieuse collection de maquettes, restituées d'après ses planches, que l'on peut



LA SALINE ROYALE D'ARC-ET-SENANS

admirer dans le musée qui lui est consacré au cœur de la Saline royale.

Autre site, autre ensemble architectural : celui de la Colline Notre-Dame du Haut à Ronchamp. Là s'élève la chapelle reconstruite par **Le Corbusier** en 1955, tout de blanc vêtue. Près d'elle, le discret Campanile élevé en 1970 par son admirateur : Jean Prouvé et un peu plus bas, le monastère des Clarisses construit en 2011 sur des plans de l'architecte italien Renzo Piano.

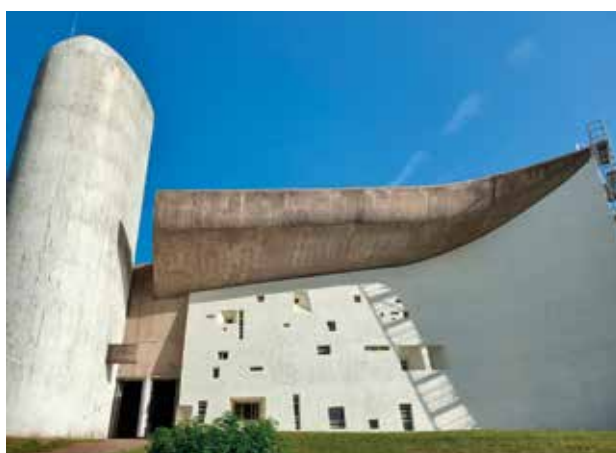
La chapelle, à l'architecture fine et aux formes rondes cependant, s'élève telle un phare blanc dans le paysage vallonné des Vosges. Sur ce lieu, nature, architecture et religion entretiennent une relation privilégiée. A l'intérieur de la chapelle, le travail sur la lumière est subtil. Malgré l'épaisseur des murs, le mur Sud, par exemple, est percé de petites ouvertures qui font rentrer la lumière à travers des vitraux de différentes couleurs. Par ailleurs, un espace entre le mur et la voûte permet aussi à la lumière de passer.

Au-delà de la conception architecturale de la chapelle, Le Corbusier, étant aussi un peintre, a dessiné le décor très original de la porte d'entrée émaillée de trois mètres de large ainsi que le dessin des vitraux et du mobilier.

Puis continuation vers Belfort : visite de la ville, du musée d'art moderne et de la Citadelle où trône le célèbre Lion de Belfort, œuvre de Bartholdi, symbolisant la résistance belfortaine pendant le siège de 1870. Le lendemain nous découvrirons la superbe ville de Dôle, ancienne capitale de la Franche-Comté avant d'être détrônée par Besançon. Découverte du quartier des tanneurs et de la maison natale de Louis Pasteur.

Enfin, retour à Quimper après ce programme culturel riche et varié, sans oublier la remarquable gastronomie des cuisiniers comtois ! ■

CHRISTIANE LE BERRE



LA CHAPELLE LE CORBUSIER

Le saviez-vous ?
Il faut aussi parfois dévernir les œuvres peintes qui ont subi plusieurs couches préjudiciables à leur éclat.

À la Folle Journée de Nantes

Après quelques années d'interruption, la commission voyage a renoué avec la Folle Journée de Nantes, cette fois pour une période nettement plus longue : deux jours et demi, de quoi permettre un séjour bien rempli et une belle diversité de découvertes.

Cinq concerts balayant largement l'histoire de la musique du XVII à nos jours, à la découverte d'œuvres très ou moins bien connues et d'interprètes remarquables tant par la qualité de leur exécution que par leur jeunesse.



LE GAND AUDITORIUM DE NANTES

D'abord des lieux, avec la visite du village de Trentemoult (son histoire millénaire, ses maisons de pêcheurs ou de capitaines, ses jardins clos) après une agréable traversée-promenade de la Loire en navibus. Ensuite, la découverte du passage Pommeray, sur le chemin de la Cité des Congrès, l'occasion pour beaucoup de se souvenir des films de Jacques Demy.

De l'Art évidemment, avec la visite du superbe bâtiment du musée des Arts de Nantes et ses plus belles œuvres, présentées avec pas mal d'humour, d'humour et de malice par une guide pleine

d'allant. Puis, au château de Nantes (face à notre hôtel très bien placé !) la fameuse exposition Gengis Khan nous a permis de découvrir l'univers culturel de ce qui demeure le plus grand empire de tous les temps, quand la Chine, pendant presque deux siècles, n'en fut qu'une province. Une réalité que le gouvernement chinois a voulu « invisibiliser » en interdisant aux musées chinois de prêter des œuvres à Nantes face au refus des responsables de l'exposition de retirer le nom de Gengis Khan du titre de celle-ci.

De la musique enfin, raison essentielle de notre venue à Nantes, qui nous a fait vagabonder dans une ambiance enfiévrée entre cinq concerts balayant largement l'histoire de la musique du XVII à nos jours, à la découverte d'œuvres très ou moins bien connues et d'interprètes remarquables tant par la qualité de leur exécution que par leur jeunesse. On citera Salomé Gasselin, à la viole de gambe, Liya Petrova au violon accompagnée de Adam Laloum au piano, et l'incroyable Marie-Ange Nguci au piano dans le si difficile concerto pour piano et orchestre n°3 de Rachmaninov. L'octuor de violoncelles « Cello8 » nous a offert un bouquet d'opus de Dvorak, Casals, Bloch,



L'ENSEMBLE DU GROUPE

Bizet, Granados, Chostakovitch, Elgar et Morricone tandis que l'orchestre Victor Hugo de Franche-Comté nous a rappelé les grands moments écrits par Bernstein pour West Side Story, suivis des deux danses célèbres des compositeurs Marquez et Carreno.

Et, cerise sur le gâteau, une rencontre avec René Martin, directeur artistique de la Folle journée, créateur et organisateur de cet événement depuis 1995.

Entre cette rencontre et la folie joyeuse dans la « nef centrale » de la cité des congrès offrant en série des concerts gratuits, on ressort revigoré de voir la musique, c'est-à-dire la vie, irriguer les foules, toutes générations et classes sociales confondues. Nantes : quel exemple à suivre ! ■

JEAN-LOUIS SERRE

Côtes-d'Armor : le plaisir des retrouvailles

Les Amis sont heureux de se retrouver après la pause estivale pour une escapade en Côtes-d'Armor. La pause déjeuner se fait au « Pontref » dans la charmante petite cité de Pontrieux.

C'est l'effervescence au restaurant. Nous nous répartissons autour des tables dressées à notre intention ; à chaque place, en plus des assiettes et des couverts trônent deux verres à pied : un « tout petit », le second un peu plus grand, et sur la table une bouteille de vin rouge et une carafe d'eau.

Après un peu d'attente et le personnel étant très affairé, l'un de nous suggère de se servir un verre de vin en apéritif pour patienter... Nous utilisons le « petit verre ». « Yec'h mad » ! le vin se laisse boire. A peine avons-nous commencé notre dégustation que la patronne arrive avec le Kir. Enfer et damnation ! Nous vidons rapidement notre verre afin qu'elle puisse nous servir ce sympathique apéritif. Les « Kaouêts » sont de la partie. Nous sommes tous pris d'un fou rire à propos de notre trop grande précipitation à boire.

Une entrée de coquilles Saint Jacques arrive ensuite avec... une bouteille de blanc. Le « moyen verre » étant à notre avis réservé à l'eau, nous vidons notre Kir ! Ce blanc est lui-aussi fameux ! Avec le copieux plat de résistance...le rosé fait son apparition. Nos rires redoublent. Le fromage n'était pas prévu au menu mais qu'à cela ne tienne, nous lui faisons honneur et reprenons un peu de « rouge ». Ce plantureux repas se termine par une délicieuse île flottante suivi d'un café.

Evidemment, le « festin » s'est terminé dans cette bonne humeur qui n'avait cessé de grandir au fur et à mesure de son déroulement ; en plus de se régaler, nous nous sommes tellement amusés !

Une escapade très réussie et un excellent souvenir de plaisir partagé ! ■

ANNIE HENRY

Devise pour un menu

2 décilitres de patience
1 tasse de bonté
4 cuillères de bonne volonté
1 pincée d'espoir
1 dose de bonne foi

Ajoutez :

2 poignées de tolérance
1 paquet de prudence
et quelques brins de sympathie
1 poignée d'humilité
et une grande mesure de bonne humeur

Assaisonnez :

de beaucoup de bon sens
laissez mijoter et vous obtiendrez
Une bonne journée.

JEAN-CLAUDE STEICHEN

Nicolas de Staël au Musée d'Art Moderne de Paris

Nicolas de Staël à l'affiche du MAM de Paris : qui peut y rester indifférent ? On y attend une forte affluence vue la popularité de cet artiste. Bien que cette exposition ait été exclue du voyage de notre association en décembre à Paris (groupe trop nombreux !), quelques membres s'y sont rendus par eux-mêmes.

Ils auront sans doute visité, au même moment, l'exposition au Musée d'Orsay des dizaines d'œuvres réalisées par Van Gogh dans les quelques mois précédant son suicide à 37 ans, le 29 juillet 1890. Or on sait que Nicolas de Staël s'est lui-même suicidé à 41 ans, le 16 mars 1955, après une année de production extrêmement prolifique.

Mais comparaison n'est pas raison : il faut se méfier de la tentation d'un story-tailing romantico-romanesque exaltant la rage de peindre dans la brièveté d'une fin de carrière soldée par une ligne de fuite vers le suicide. Ni l'époque, ni le style, ni le statut des œuvres et des artistes, encore moins les raisons profondes ou conjoncturelles de leur suicide, ne justifieraient une telle démarche a priori tentante.

Outre le catalogue de l'exposition, on peut se procurer les hors-série de Beaux-Arts et de Connaissance des Arts qui offrent des textes intéressants et des reproductions d'excellente qualité.

Laissons à d'autres le soin de commenter les œuvres de Van Gogh pour revenir sur celles de Nicolas de Staël, modestement, sans prétendre à la finesse des analyses développées dans des ouvrages nombreux et fort bien documentés.

Un trait particulier bien mis en avant par cette exposition concerne la brièveté de la carrière de cet artiste. Si on met à part ses études à Bruxelles, ses premiers pas de paysagiste au Maroc (on pense à Delacroix) et ses débuts à Paris, elle s'étend sur une dizaine d'années (1944-1954). Les différentes « époques » retraçant l'évolution de son inspiration et de son style portent ainsi sur des périodes d'un à deux ans ; il est donc remarquable de constater comment Nicolas de Staël a pu, de manière assez brutale et très lucide, renouveler complètement sa production. C'est une des grandes qualités de cette exposition que de donner à voir pour la première fois de nombreuses œuvres



NICOLAS DE STAËL, « LA ROUTE », 1954



NICOLAS DE STAËL, « PARC DES PRINCES », 1952

méconnues, la plupart issues de collections privées, et de ne pas privilégier les toiles les plus célèbres de la dernière époque.

Quand, au seuil d'une maturité soutenue par des galéristes et des artistes comme Braque, il se « lance à Paris », Nicolas de Staël, conquis par la modernité de l'abstraction, produit des toiles dont la composition (« batônnetts », aplats polygonaux ou mosaïques) et la palette de couleurs, vives ou pastel, révèlent une personnalité bien particulière qui le place parmi l'avant-garde des peintres d'après-guerre.

C'est ici que survient un trait particulièrement distinctif de l'œuvre de Nicolas de Staël, lié à des objectifs très clairs dans son esprit. Il exprime explicitement sa volonté de simplifier à l'extrême l'observation du monde portée sur la toile pour atteindre à une sorte de dépouillement ou de pureté : se dégager de l'accessoire pour ne laisser au pinceau que la « liberté » d'y déposer l'essentiel. Sur la toile intitulée « La route » (1954 - 81x60 cm), figurent cinq aplats polygonaux, le ciel, la route, les champs et trois « taches » noires, les arbres ; plutôt que d'un paysage au sens classique, il s'agit d'un « schème, voire un électrocardiogramme de paysage » (Itzhak Goldberg dans le Connaissance des Arts sur l'exposition).

Cette ambiguïté volontaire et construite entre l'abstraction pure et un « figuratif suggéré » marque ce qui fut dénommé, au début des années 50, comme le « retour » de Nicolas de Staël au figuratif, considéré par certains comme une « trahison ». Mais c'est un

retour que Nicolas de Staël assume en toute conscience quand il déclare au conservateur du Musée National d'Art Moderne : « merci de m'avoir écarté du gang de l'abstraction avant » [allusion au gang des tractions avant]. Il préserve son identité hors de toute école de style et de pensée.

Assez souvent, la réalisation, sur le motif, de petits formats dans une tradition plutôt paysagiste, précède la mise en œuvre, à l'atelier, de grands formats plus dépouillés, laissant au futur spectateur le soin de se laisser bercer ou emporter par ce qu'il rêve d'y voir. Sur la célèbre toile « Le Parc des Princes » (1952 - 3,5x2 mètres), la disposition des aplats de rectangles colorés suggère puissance et vélocité dans la dynamique du jeu bien mieux que les éléments plus figuratifs du petit format (24 x 19 cm) peint à vif au retour du stade.

Sans doute est-ce cet équilibre, ce maintien systématique sur une ligne de crête au bord du basculement vers le non figuratif, voire l'abstraction, qui fit la popularité de Nicolas de Staël auprès du public et des acheteurs américains. La totalité des œuvres exposées à New York (1952-1953) sera vendue, le portant au rang de star internationale.

Sans doute est-ce aussi pour cela que certains critiques ou historiens ont gardé quelque distance vis-à-vis de l'œuvre de Nicolas de Staël. Il y a pourtant là une sorte de snobisme qui n'a aucune raison d'être : les toiles de Nicolas de Staël ont toute leur place dans des lieux d'architecture historique ou résolument moderne ; leur pouvoir décoratif incontestable n'a rien de contradictoire avec le message artistique qu'elles offrent, et la place qu'elles occupent dans l'histoire de l'Art et, trop rarement, dans nos musées. ■

JEAN-LOUIS SERRE

« Se retrouver » ou comment photographier l'empathie

L'exposition « Se retrouver » des photos de Willy Ronis, au musée de Pont-Aven nous intéressait particulièrement, tous les deux, car nous avons déjà eu la chance d'apprécier les images de ce photographe sympathique, classé parmi les photographes humanistes comme son ami Doisneau, et même de le photographier aux Rencontres d'Arles en juillet 2000.

L'exposition nous a été présentée avec un enthousiasme communicatif par Anne Hamonic ; son exposé a été complété pour nous par le beau catalogue de l'exposition, en particulier par l'article de Francine Déroudille, fille de Robert Doisneau, habituée à collaborer avec Ronis dans le cadre de l'agence Rapho. Willy Ronis, est né à Paris en 1910 d'un père ukrainien, photographe, retoucheur dans un laboratoire extérieur, avant de disposer de son propre laboratoire, et d'une mère lituanienne, pianiste. Poussé par sa mère, qui le faisait assister

très tôt à des concerts symphoniques et lui a fait apprendre le violon, il ambitionnait d'abord une carrière musicale ; il a joué dans un orchestre, en s'essayant même à la composition. La vie en a décidé autrement, mais son imprégnation musicale précoce a marqué sa photographie. Au retour de son service militaire, la santé défaillante de son père, qu'il aimait beaucoup, l'a amené à le seconder dans son travail photographique, puis, après son décès, à prendre sa suite. Mais il avait peu de goût pour ce travail de laboratoire et assez vite il le compléta par une activité de reportage et d'illustration pour la presse. Sa rencontre avec Marie-Anne Lansiaux, une artiste-peintre, engagée politiquement, le conduisit à se faire le photographe des grands événements tels que la Fête de l'Humanité, des grèves, le défilé de la Victoire du Front populaire en 1936, le 25^e anniversaire de la Révolution d'octobre. Ses prestations étaient mal rémunérées, mais ont été l'occasion de ses premières « grandes » photos. Il prit assez vite ses distances avec le PC, mais conserva de cette période une profonde empathie avec le peuple et un grand intérêt pour les fêtes populaires.

Après la Libération, sa collaboration avec l'Agence Rapho lui donna un peu plus d'aisance financière, mais il rompit avec cette agence dès 1954, parce qu'il était intraitable sur le respect des légendes dont il souhaitait accompagner ses photos. C'est ainsi qu'il reprocha à un



WILLY RONIS, « LES AMOUREUX DE LA BASTILLE », PARIS, 1957

journal américain auquel l'agence avait vendu ses photos de n'avoir pas respecté l'esprit de ses légendes. Ce qui caractérise ses photos, c'est sa profonde

humanité, son profond respect pour les personnes qu'il photographie, en particulier les femmes qu'il aimait beaucoup photographier. Son attitude humaniste le conduit à s'entendre parfaitement avec Doisneau, un camarade, un ami, presque un frère. Quant à sa technique photo, elle se caractérise par son affinité avec la musique qui le conduit à construire ses photos avec des plans successifs, en s'inspirant de l'art musical du contrepoint. Ses prises de vue sont frontales, sans effet de perspective, mais avec plusieurs plans intéressants et en harmonie. Son œuvre artistique globale intègre aussi bien les photos professionnelles de ses débuts que ses photos familiales ou de loisirs.

Les grandes périodes de la vie photographique de Ronis sont :

> **La période militante** jusqu'à la fin de la guerre, où la photo lui permet à peine de faire vivre sa famille. Dans cette période difficile, il a tout de même la satisfaction de voir sa photo de « Vincent aéromodéliste » (Vincent est le fils de son épouse) être retenue par Edward Steichen pour sa célèbre exposition *The Family of Man* qui fera le tour du monde.

> **La période Rapho**, de la Libération à 1954, est un peu plus prospère, mais elle est brève à cause de son intransigeance concernant le respect de l'esprit de ses légendes. Mais Ronis travaillera à nouveau avec Rapho quand il reviendra à Paris après dix ans en Provence, de 1972 à 1983.

> **La période d'aisance**, au cours de laquelle la reconnaissance de son talent lui permet de faire des livres, des expositions et de l'enseignement, une activité qui l'intéresse beaucoup,

d'abord dans des écoles parisiennes, puis à l'Université d'Aix-Marseille.

> **Après 1983 et son retour à Paris, c'est la gloire** ; les Rencontres d'Arles lui rendent hommage et une exposition triomphale était prévue pour son centenaire en 2010, mais il est décédé l'année précédente. ■

CLAUDE ET MICHELLE BOURGEOIS



WILLY RONIS, « UN BAL EN PLEIN AIR CHEZ MAXE À JOINVILLE-LE-PONT », 1947

Son attitude humaniste le conduit à s'entendre parfaitement avec Doisneau, un camarade, un ami, presque un frère.

Jean Fournier, un peintre secret (1924 -2013)

Il y a tout juste un siècle, à l'angle de la place St Corentin et de la rue du roi Gradlon, au cœur de la ville de Quimper, naissait Jean Fournier.

Seuls les amateurs d'art connaissent aujourd'hui ce peintre silencieux qui a vu le jour dans l'appartement familial coiffant le bel immeuble de style Art Nouveau, situé à l'angle de la place St Corentin, édifié par ses grands-parents en 1901. À l'époque, Quimper sort de son corset médiéval, quelques hôtels et cafés à la mode d'esprit haussmannien, se sont développés le long de l'Odéon. Rompant avec cette esthétique déjà classique, l'aspect novateur du « Grand Bazar » attire tous les regards. L'édifice présente une architecture totalement révolutionnaire. Doté d'une structure métallique, de larges baies lumineuses, habillé d'une ample marquise, le premier « grand magasin » de Quimper attire les nombreuses élégantes qui se pressent dans les rayons foisonnants de nouveautés. Le bâtiment, incendié en 2014 est toujours en place aujourd'hui. Une remarquable restauration a remis à jour les éléments en faïence de Quimper décorant la façade, progressivement enfouis par le passage du temps.

C'est donc place Saint Corentin, que l'enfant passe ses premiers moments. Les jeunes parents s'installent bientôt à Plougastel-Daoulas, où Jean passe son enfance et sa jeunesse. À la maison familiale, il rencontre de nombreux artistes. Après ses études au Collège Saint François de Vannes, c'est l'installation à Paris en 1942. Le jeune homme s'inscrit à l'École des Beaux-Arts ainsi qu'à l'École des Langues Orientales où il s'impose le difficile apprentissage de l'Inde. Sans doute, peut-on voir déjà, dans ce choix, se profiler son goût d'un ailleurs lointain. Tandis qu'il fréquente les Académies parisiennes, le peintre fait la connaissance de Jean Bouvier. Ensemble, ils visitent Derain, Dunoyer de Segonzac et travaillent à leurs premières œuvres. En juin 1946, une première exposition est consacrée à Jean Fournier, à la Galerie Saluden à Quimper. Les premières œuvres touchantes de réalisme, reflètent les préceptes de l'École de Paris. Dès cette époque, Jean Fournier rencontre Pierre Toulhoat. Dans le même temps, naît une première collaboration avec la famille Le Minor de Pont L'abbé, portant sur

des projets de carrés de soie. D'autres suivront.

Cependant, si le peintre apparaît très attaché à ses racines bretonnes, sa quête d'un lointain le conduit bientôt vers l'Inde, réalisant ainsi un projet en germe depuis longtemps. Il part en

1950, il y demeurera huit ans durant lesquels il accumule les expériences, souvent difficiles, parfois douloureuses. Il regarde les hommes vivre et vit comme eux, il observe leurs attitudes, leurs pratiques souvent opposées à celles de l'Occident. Il s'interroge : « *Je me demandais pourquoi en Inde, tout le monde était habillé en blanc, aussi bien les oiseaux et les vaches que les hommes* ». Écoutons René Le Bihan, conservateur du musée des

Beaux-Arts de Brest de 1964 à 2002, grand connaisseur de l'œuvre de Jean Fournier, lui répondre dans un ouvrage, paru en 1989, chez Alain Bargain, imprimeur à Quimper : « *En Inde, le soleil dévore la couleur. Celle-ci est rare. C'est la marque de la lumière tropicale. Tout se réduit en blanc et gris* ». Le conservateur poursuit « *Le peintre joue sur les blancs, les bruns et les verts, sur des toiles de grandes dimensions. Compte avant tout la ligne qui cerne les formes schématiques des pêcheurs, des femmes, des vaches maigres ou des aigrettes blanches* ». Parmi les nombreuses œuvres créées en Inde, l'exigence a conduit le peintre à en détruire beaucoup. « *Beaucoup trop* », selon son frère Pierre, que nous avons rencontré. En effet, Jean Fournier éliminera les neuf dixièmes de sa production pour ne présenter aux États-Unis que quinze grandes compositions, sobres, constituées de couleurs posées en aplats, cernées de noir, exposées à New York à la Contemporary Art Gallery en novembre 1954 et à West port, à la galerie Kipnis en janvier 1955.

À la fin des années 50, c'est encore une fois, l'envie d'ailleurs qui attire Jean Fournier vers de nouveaux horizons. Le cap sera cette fois l'Ouest de l'Inde : le peintre-voyageur sillonne l'Espagne, l'Italie la Tunisie, le Maroc... Dès lors, s'opère un changement de style. L'austérité de l'Inde fait place à une expression beaucoup plus vigoureuse. La touche est forte, la palette audacieuse, colorée, des verts, des jaunes vibrants. Ces nouvelles



JEAN FOURNIER, **SA MAISON À OUESSANT**
PHOTO AUTORISÉE PAR LES AYANTS-DROITS

œuvres, exposées à la Galerie Bernier à Paris en mars 1959, rencontrent une critique très positive : « *Un jeune et remarquable artiste* », « *Il a un style !* » proclame René Barotte (Paris-Presses, 17/11/1961). Suivent deux expositions à la Galerie Bassano à Paris en 1966 et 1967 qui confirment l'artiste : « *Un peintre doué, un vrai talent* » selon le critique Raymond Charmet.

À l'aube des années 70, le peintre glisse lentement vers un art plus dépouillé. Est-ce le résultat de son ancrage à Ouessant qu'il a choisi comme port d'attache depuis 1963 ? L'île incite à la réflexion, à « *l'économie de moyens* » (René Le Bihan). Sa palette devient très délicate, subtile, toute en demi-teintes, toute en transparence. Quand en 1973, une nouvelle exposition s'ouvre à la Galerie Bassano à Paris, la critique est unanime « *il réussit à construire un moment merveilleux de silence et de sérénité* », selon Nirode Menzamar, peintre indien reconnu. L'artiste a trouvé sa voie, le peintre a trouvé son style. On reconnaît désormais et jusqu'au terme du parcours, une toile de Jean Fournier : la ligne est simple, les figures épurées, les nuances retenues, les matières fines. Mais cette simplicité n'est qu'apparente. Pour atteindre cette délicate nuance de bruyère en fleurs ou d'hortensia fatigué, le peintre gratte, superpose les couches dans une insatisfaction permanente. De nombreuses expositions à Paris, à Brest et en Suisse à Chexbres, ont salué l'œuvre de l'artiste. Cette œuvre qui ne se donne pas au premier regard et dont la subtilité ne se découvre que progressivement, a procuré

aux visiteuses attentives que nous fûmes, un sentiment paisible de sérénité.

Remercions ici Maryvonne et Pierre Fournier de nous avoir donné accès à leur collection privée. ■

JEANNE L'HERRON
& ANTOINETTE CATTO



JEAN FOURNIER, **« LES BIGOUDÈNES »**
PHOTO AUTORISÉE PAR LES AYANTS-DROITS

Jean Fournier éliminera les neuf dixièmes de sa production pour ne présenter aux États-Unis que quinze grandes compositions.

Claude Huart, peintre et graveur... épicurien

Connu pour ses ciels bleus et clairs Claude Huart, décédé le 26 décembre 2023 est sans doute l'un des derniers peintres à avoir pratiqué la gravure sur bois perdu. Comme il l'indiquait avec regret dans l'un de nos entretiens... « On pense toujours que la gravure c'est du noir et blanc, parce qu'il y a des graveurs, comme Bruegel, Van Dyck... Il n'y a pas si longtemps que ça, qu'on a commencé à faire de la gravure en couleurs c'est fin 18^e, début 19^e siècle... ».

Un artiste, artisan de la peinture et de la gravure

« Je me considère comme un artiste, tout modestement, dit-il en souriant. Mais un artiste qui a des préoccupations d'artisan, qui utilise des méthodes et des moyens d'artisans, comme dans la gravure sur bois perdu. On y est à la fois imprimeur sculpteur... ».

Ainsi dans une toile intitulée *Au bout de mon jardin** le peintre expliquait qu'il considérait son travail de peintre comme celui d'un artisan qui fait bien son travail au même titre qu'un boulanger, mais... précisait-t-il, d'un boulanger qui ferait du bon pain, bien sûr !

Comme un enfant qui saurait peindre

Commentant la peinture *Au bout de mon jardin*, l'un de ses sujets préférés, il ajoutait modestement ce qui faisait sa spécificité et valeur artistique « c'est une toile que j'aime bien parce qu'elle représente ce que j'aime faire dans la nature. A cette période, au printemps, il y a des verts et ce sont des verts aux nuances très douces, on sent la mer que l'on ne voit pas mais qui est derrière. En été par contre, le vert c'est comme un plat d'épinards, le soleil est trop fort.

Ce paysage, je le peins comme un enfant qui saurait peindre, c'est un regard, tout simplement. En fait, j'ai commencé à dessiner enfant, j'ai peint, j'ai barbouillé, et j'ai continué, toute ma vie... c'est comme ça qu'on devient peintre ».



La gravure sur bois perdu

La technique sur bois perdu est l'impression de gravures en plusieurs couleurs.



CLAUDE HUART, « FLEUR À LA VACHE NOIRE », HUILE SUR TOILE - 1997

Je peins ce que je vois... mais je vois ce que je veux !

« Plus tard, vers 20 / 25 ans j'ai découvert des peintres comme Bonnard, comme Vuillard, Jourdan, Sérusier, des peintres de la joie, qui peignaient des objets, des fleurs, tout ce qui est bon, sucré et doux dans la vie... Je ne mets pas l'art au-dessus de tout, pour moi l'Art est un métier honnête, simple.

Je peins ce que je vois, mais je vois ce que je veux, les choses qui me déplaisent, comme tout bon égoïste, je les enlève, je les oublie, je les supprime de ma vue. C'est évident que, quand il pleut, moi je ne vais pas aller peindre exprès parce qu'il pleut, je suis un épicurien, il faut que ça me fasse plaisir de travailler. Ma peinture, je voudrais qu'on dise, que c'est une peinture d'homme heureux ».

MICHEL DUPUY

* Illustrations : film *Au bout de mon jardin*, collection Terre de peintres, Les films du moment.

Ce qui différencie la gravure sur bois perdu de la gravure sur bois classique, c'est qu'il faut déterminer à l'avance le nombre de tirages. L'artiste retravaille sa plaque de bois entre chaque passage de couleurs. Il supprime dans la plaque la partie qui vient d'être imprimée. Il faut donc qu'il imprime toutes les feuilles de papier du tirage à chaque couleur.



CLAUDE HUART, « LE PARASOL N°2 », GRAVURE SUR BOIS PERDU - 1998

Un projet de film pour l'Association des Amis du Musée des Beaux-Arts de Quimper

Afin de garder la visibilité de l'association et celle du musée durant sa fermeture pour travaux prévue fin 2024, notre association a engagé une réflexion et des démarches autour du cinéma pour des actions originales à mettre en place. Elle souhaite ainsi attirer de nouveaux publics.

Dans ce but, un groupe de travail a été mis en place par l'association autour d'un projet cinématographique à l'intention d'un public jeune. Il propose une approche de l'art et des musées en lien avec leurs centres d'intérêt. Un projet de film, actuellement en réflexion sera mené par Michel Dupuy, réalisateur et membre de l'association et sa collaboratrice Romane Kerguelen. La coordination avec le C.A des Amis est assurée par Christiane Le Berre, secrétaire et responsable de la communication.

Une autre opération associant musée et cinéma sera, en parallèle, réfléchi et

proposée. Pendant la fermeture temporaire du musée, nous pensons organiser « hors les murs » des projections de films sur des artistes et des rencontres avec les réalisateurs.

Ces actions par leurs thèmes rejoindront notre désir d'ouvrir à Quimper une section « Jeunes Amis du musée » comme il en existe déjà au sein de notre fédération nationale : La FFSAM.

Une action inédite

L'idée est donc de réaliser un film sur l'essence même de la notion de musée, c'est-à-dire de permettre à des œuvres artistiques d'être conservées mais surtout exposées au regard de tous les publics. Plutôt que de décrire le musée lui-même, il s'agira de trouver un « fil rouge » qui permette, d'œuvre en œuvre, de parcourir une histoire de l'art d'une façon divertissante et imagée.

Le sujet du film

Notre groupe de réflexion s'est arrêté sur le choix d'un thème qui semble réunir ces critères et convenir à notre démarche.

Ce thème à la fois esthétique, artistique, symbolique, inattendu peut-être, mais connu et apprécié de tous, s'incarnera dans un sujet aux multiples apparitions et déclinaisons dans le domaine des arts : la Rose. ■



© Michel Dupuy

Action et exposition financées par l'Association des Amis du Musée en hommage à Jean Moulin

A l'occasion de la commémoration des 80 ans de sa mort tragique en 1943, le musée révèle au public un ensemble de plaques de cuivre gravées de sa main dont certaines inédites ayant pour thème la parabole de l'« Enfant prodige ».

Ce projet entièrement financé par l'association des Amis du musée a consisté en une exposition-focus : « De l'ombre à la lumière, gravures inédites de Jean Moulin, alias Romanin ». Introduite par une vitrine expliquant la chronologie des opérations d'impression des plaques par l'artiste peintre et graveur Yves Doaré, une salle d'exposition a été créée. Elle permet de mettre en lumière le talent du jeune Romanin et en écho celui d'Yves Doaré, à travers l'accrochage de quelques-unes de ses gravures.

Un autre hommage à Jean Moulin a été rendu cette année encore grâce au Prix Jean Moulin initié par les Amis du musée. Les prix décernés à des élèves du Collège Brizeux et du Lycée Sainte-Thérèse de Quimper ont été distribués lors de la remise des prix départementaux du Concours National de la Résistance à Quimper le 25 mai 2024. ■



Le nouveau Conseil d'Administration 2024

BAZIN Pierrick, Antoinette CATTO-LEBRIS, DUPUY Michel, DURANTE Blandine, DURANTE Pierre, JACQ Patrick, LE BERRE Christiane, LECOQC Marie-Claude, LE COZ Anne Marie, LELIEVRE Christine, MONCHAUX-TAISNE Roselyne, NICOLAS Jeanne, RIVET Nikki, SERRE Jean-Louis, SEZNEC Danielle, STEICHEN Jean-Claude, STEPHAN Carmen. ■



2 ABSENTES SUR LA PHOTO : JEANNE NICOLAS ET DANY SEZNEC

Le nouveau logo

L'association s'est dotée d'un nouveau logo réalisé par Gwen Le Rest graphiste Illustrateur. ■



Le journal des Amis du musée est une publication de l'Association des Amis du musée des Beaux-Arts de Quimper réservée aux adhérents.

Directeur de la publication : Pierre Durante

Coordination de la rédaction : Christiane Le Berre

Conception graphique : GéDéz'ailes Communication

Impression : Cloître Imprimeur - Dépôt légal : juin 2024

ISSN 2273-9831

musee@quimper.bzh · www.mbaq.fr · 40 place Saint-Corentin · 29000 Quimper

